

L'ÉLÉPHANT

tienne d'alors ait voulu faciliter la tâche de son peintre favori en lui fournissant pour modèle ces personnages masqués, dont il peint avec tant de bonheur le blanc visage de plâtre ou de carton et dont il drape si bien l'ample baïta de satin noir. Aussi est-ce dans ces scènes de travestis, comme celle dont je parlais tout à l'heure et où il s'est représenté lui-même, le crayon aux doigts, qu'il excelle. Là, il est unique et parfait. Bien plus, il devient presque mystérieux quand il nous montre les étranges fantômes, à la fois burlesques et élégants, en quoi le carnaval transformait les Vénitiens de jadis qui couraient au plaisir en portant sur leurs visages déformés la cadavérique pâleur de la « maschera ».

Impression fugitive, néanmoins, que celle-là, dans l'œuvre de Longhi qui dit plus qu'aucune autre, au contraire, la douceur et l'amusement de vivre. Il y a des époques et des lieux, en effet, où la vie se fait facile et bienveillante, comme pour redonner confiance en elle. A ces moments, il se produit une sorte d'accalmie, une sorte d'entente des événements, qui rendent aisée l'existence. Ce sont des époques de politesse, de courtoisie, de frivo-